

Mais comme elle y plongeait encor sa bouche avide,  
 Un jeune cavalier passe d'un pas rapide  
 Sur la route : bien fait, de tournure gentille,  
 Beau, vif ; avec l'argent l'or sur ses habits brille.  
 La cavale l'a vu venir d'un pied agile,  
 L'étonnement muet la retient immobile ;  
 Puis elle s'est vers lui doucement dirigée ;  
 Sa tête fine au bord du clos s'est allongée.  
 Le jeune homme à son tour approche et la caresse,  
 Mêlé ses blonds cheveux à sa crinière épaisse ;  
 Et quand avec douceur sa bouche au front la baise  
 Elle frémit, charmée, et ne se sent pas d'aise ;  
 Alors il l'a bridée, et sa main qui la flatte  
 Sous la sangle a serré sa taille délicate.

— Toute chose, garçon,  
 S'achève à sa façon :  
 Le toit fait la maison,  
 La faux fait la moisson,  
 Et l'air fait la chanson ! —

## III

## LA CHANSON DE TABLE (1)

— O notre sainte Dame honorée à Plévin !  
 Je vois le soir, je vois encore le matin  
 En me levant, du toit d'une maison aimée  
 Chaque jour vers le ciel s'élever la fumée :  
 C'est la maison de celle, hélas ! dont la rigueur  
 Accable d'un chagrin bien lourd mon pauvre cœur.  
 Il faut que j'aie vu la belle que j'adore ;  
 Chez elle, s'il se peut, que je lui parle encore ! —

Menant paître au champ neuf ses vaches, ce matin,  
 Loizaïc Alan chantait un gai refrain.  
 Plus vive qu'un oiseau gazouillant sur la branche,  
 Elle avait sur son front levé sa coiffe blanche ;

(1) Donnée par H. de la Villemarqué comme exemple de ce qu'on chante aux repas de nocés.

## LES CHANTS DE NOCES DU BARZAZ BREIZ

133

Son œil est bleu d'azur, c'est comme un coin du ciel,  
 Ses beaux cheveux bouclés, couleur d'or et de miel ;  
 Sa joue est rose ainsi que la fleur de l'érable ;  
 Mais nul, dit-on, n'a d'elle un accueil favorable.  
 Or pendant qu'elle était montée à l'échelier  
 Pour ouvrir la barrière au troupeau familial,  
 Elle aperçut Piarric, le beau Piarric qui l'aime,  
 Marchant par la vallée en une hâte extrême.

PIARRIC.

Ma douce, c'est l'amour qui m'a mis en chemin.  
 Je m'en allais chez vous demander votre main.  
 Aurai-je la réponse aimable que j'espère,  
 Que votre mère fit jadis à votre père ?

LOÏZALIC.

Je répondrai, jeune homme, et ne cacherai rien  
 Puisque vous me parlez si gentiment, si bien ;  
 Et sans plus de détours ni de cérémonie  
 Je vous le dis tout net : jeudi je me marie.  
 Sur la place du bourg on voit maint ouvrier  
 Pour ma noce, fixée à jeudi, travailler ;  
 Ils font des escabeaux par douzaine, et des tables  
 Où paraîtront jeudi des mets fort présentables.  
 Vous arrivez trop tard : c'est jeudi le grand jour.  
 Un autre en mon courtil sema la fleur d'amour.

PIARRIC.

C'est moi qui l'y semai le premier, chère amie.  
 Vous l'avez arrachée, elle est en vous flétrie,  
 Mais elle vit toujours en moi : penser à vous  
 Et le jour et la nuit c'est mon soin le plus doux.  
 Votre haleine qui passe aux fentes de ma porte  
 M'éveillant en sursaut, de bonheur me transporte.  
 Près du seuil que souvent touchent vos pieds chéris  
 J'ai passé tout en pleurs plus de cinquante nuits  
 Battu des vents, et l'eau décollant goutte à goutte  
 De mes habits trempés (vous l'ignoriez sans doute).  
 Trois fois des souliers neufs à mes pieds tour à tour  
 Se sont usés, ma mie, à vous faire la cour ;  
 J'étrenne une autre paire, et je ne puis entendre  
 Un dernier mot de vous !

Loïzaïc.

C'est trop vous faire attendre.

Hé bien ! mon dernier mot, écoutez, le voici.  
 On peut par trois chemins aller chez vous d'ici :  
 Prenez-en un, sans en chercher un quatrième,  
 Et ne revenez plus.

S'en allant, triste et blême.

Comme la mort : — Au lieu du bouleau du vainqueur  
 Je t'ai cueilli, dit-il, coudrier de malheur (1) ! —

## IV

## LE CHANT DES PAUVRES (2).

Au ciel saint Pierre, un jour, disait au doux Sauveur :  
 — Irez-vous faire un tour en Bretagne, Seigneur ?  
 — Mais non, je n'irai pas ; et qu'y ferais-je, Pierre ?  
 Les corps et les esprits y sont sains, l'eau légère. —  
 A la Vierge saint Jean disait au paradis :  
 — Irez-vous des Bretons visiter le pays ?  
 — Un de mes grands amis m'invite : eh oui, sans doute,  
 J'y vais ; il faut demain que je me mette en route. —

C'étaient à Plouigneau, le lendemain matin,  
 Et des cris d'allégresse et des chansons sans fin,  
 Et les sonneurs sonnaient, sonnaient à pleine tête.  
 Le bourg entier était chez un brave homme en fête,  
 Chez un chef de maison riche et compatissant  
 Qui pour la pauvreté fut toujours bienfaisant.  
 Aussi de son bon cœur le ciel le récompense :  
 Plus il fait des heureux, plus il est dans l'aisance.

(1) « Le lendemain de la noce est le jour des pauvres : il en arrive par centaines... Ils mangent les restes du festin de la veille ; la nouvelle mariée... sert elle-même les femmes, et son mari les hommes. Au second service, celui-ci offre le bras à la mendiante la plus respectable, la jeune femme donne le sien au mendiant le plus considéré de l'assemblée, et ils vont danser avec eux... On commence en général par une ronde en l'honneur de l'épousée. J'ai entendu chanter à cette occasion une naïve légende allégorique qui est un appel délicat la charité. » *Barz. Br.* 424.

(2) Voir, plus loin, les notes sur cette pièce.